

Le peuple mutilé *L'Homme qui rit*, France, 2012, 1 h 35

Pascal Grenier

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2013). Compte rendu de [Le peuple mutilé / *L'Homme qui rit*, France, 2012, 1 h 35]. *Séquences*, (284), 48–48.

L'Homme qui rit

Le peuple mutilé

Avant-dernier roman écrit par le grand Victor Hugo, *L'Homme qui rit* est adapté pour une quatrième fois au cinéma avec cette nouvelle version luxueuse produite par la société de production Europa Corp. Le film a été présenté hors compétition à la Mostra de Venise 2012, avant de connaître un échec en salles dans son pays d'origine.

PASCAL GRENIER

Publié en 1869, le roman de Victor Hugo est adapté une première fois à l'écran en 1928, aux États-Unis, par J. Grubb Alexander. Réalisé par Paul Leni, *The Man Who Laughs* marqua le cinéma de l'époque, notamment avec le personnage horriblement mutilé de Gwynplaine campé par Conrad Veidt. Cette figure a, entre autres, inspiré les illustrateurs de bandes dessinées Bob Kane, Bill Finger et Jerry Robinson pour créer le célèbre personnage diabolique du Joker de l'univers des DC Comics. Filmé très librement en 1966 par le réalisateur italien Sergio Corbucci (*Django*), *L'uomo che ride* transpose l'action du roman dans l'Italie du 16^e siècle. Puis, en 1971, vint une adaptation pour la télévision en trois épisodes du réalisateur Jean Kerchbron. C'est cette troisième version qui a inspiré Jean-Pierre Améris qui l'a vue, alors qu'il n'avait que dix ans. Améris avait adoré le personnage de Gwynplaine et « adoré cette grande histoire d'amour entre un balafré et une jeune aveugle »¹.

Là où on ne l'attendait pas – et capable du meilleur (le mignon et sympathique *Les Émotifs anonymes*, 2010) comme du pire (le ridicule *Mauvaises Fréquentations*, 1999) –, l'inégal réalisateur français Jean-Pierre Améris signe son onzième long métrage avec cette version colorée et numérique de l'œuvre éponyme de Victor Hugo. Six ans après l'inédit *Je m'appelle Élisabeth*, Améris collabore pour une deuxième fois avec le scénariste Guillaume Laurant, qui s'est surtout fait connaître en tant que coscénariste des films de Jean-Pierre Jeunet. Dotée d'un budget somme toute considérable (13 millions d'euros), cette production, qui donne une large part aux effets spéciaux numériques, reste assez fidèle et respecte – bien que sommairement – les grandes lignes du roman. L'intrigue abandonne l'aspect chassé-croisé du récit, se concentrant surtout sur le personnage de Gwynplaine et sa relation avec Ursus, son père adoptif, et Déa, la jeune fille fragile et aveugle qu'il a recueillie au début et qui grandit avec lui chez Ursus. Délaissant largement l'aspect philosophique du roman, le film aborde avec un certain sens du doigté la misère, thème récurrent dans l'œuvre de l'auteur. L'édifiant discours final que prononce Gwynplaine au Parlement est un véritable hymne à la différence, soulignant l'oisiveté de la noblesse indétrônable et excessive qu'il met en garde contre la misère du peuple mutilé, avant de renoncer à la pairie.

Outre l'aspect politique, ce qui intéresse surtout le cinéaste dans cette version axée sur l'imaginaire est l'histoire d'amour impossible et tragique entre Gwynplaine et Déa, follement amoureuse. Parfois prenante avec une finale précipitée, mais réussie, ladite histoire d'amour manque de chair et de substance à l'écran. Le jeu senti de la jeune Christa Theret (Déa) ne manque pas d'émotion. Toutefois, dans ce rôle complexe



Une version de *L'homme qui rit* axée sur l'imaginaire

d'un être à la fois naïf, affectueux et ombrageux, le jeu du Québécois Marc-André Grondin (Gwynplaine) manque un peu de naturel. L'Ursus de Gérard Depardieu tire parfois son épingle du jeu, même si on sent l'acteur fatigué par moments et que son rôle est quelquefois réduit à celui d'éducateur paternaliste. En donnant une large part aux effets numériques, le film souffre parfois un peu trop d'un débordement d'images très soignées (signées Gérard Simon), au détriment du fond dramatique, malgré une musique insistante de Stéphane Moucha. Certes, les séquences au château impressionnent par leur grandiloquence, mais ces décors flamboyants l'emportent trop souvent sur l'émotion. On sent l'influence de Jeunet et de Burton, mais tous ces artifices sont parfois inutiles. En somme, on est en présence d'un film inégal qui, bien que parfois captivant, ne remplit qu'à moitié ses promesses. En proposant un conte baroque, où chaque artisan a l'occasion de se signaler (costumes éblouissants, décors rutilants) et en sombrant dans des dédales souvent inutiles et gratuits, *L'Homme qui rit* se perd dans ses propres méandres, au lieu de gagner en intensité dramatique.

¹Nicole Clodi, « *L'Homme qui rit*, un film sur Victor Hugo actuellement au cinéma », *La Dépêche*, 2 janvier 2013.

■ **Origine** : France – **Année** : 2012 – **Durée** : 1 h 35 – **Réal.** : Jean-Pierre Améris – **Scén.** : Jean-Pierre Améris et Guillaume Laurant, d'après le roman de Victor Hugo – **Images** : Gérard Simon – **Mont.** : Philippe Bourgeuil – **Mus.** : Stéphane Moucha – **Son** : Sébastien Wera – **Dir. art.** : Vincent Dizen – **Cost.** : Olivier Bériot – **Int.** : Marc-André Grondin (Gwynplaine), Gérard Depardieu (Ursus), Christa Theret (Déa), Emmanuelle Seigner (La duchesse Josiane), Arben Bajraktaraj (Hardquanone), Serge Merlin (Barkilphedro) – **Prod.** : Thomas Anargyros et Edouard de Vésinne – **Dist. / Contact** : Métropole.